

EUROPE 1

La matinale d'Europe 1
L'interview découverte

Luc Scheibling : "Il y a des blessures qui sont mal cicatrisées"

25 avril 2016



Luc Scheibling, fondateur de l'association Laisse ton Empreinte, est l'invité de Caroline Roux ce lundi. Il vient de travailler pendant un an et demi sur le malaise identitaire des jeunes.

L'empreinte, Luc Scheibling, c'est celle qu'on veut tous laisser. C'est une identité. On va reprendre le fil. Vous étiez éducateur, dans l'Education Nationale, et un jour, en 99, vous vous êtes rendu compte qu'une chanson pouvait tout changer. Que s'est-il passé ?

J'avais rencontré un jeune à qui je donnais des cours de guitare et qui était en décrochage scolaire, décrochage familial aussi, et qui semblait un peu perdu. J'avais senti qu'il avait besoin de parler et je lui ai proposé de faire une chanson. En trois rencontres. Une chanson avec son histoire. Voilà je lui avais dit : « *tu ne me parles pas des autres tu me parles de toi* ». Et il était venu directement sur la période de l'adoption, avant que ses parents viennent le chercher en Amérique du Sud, et là il m'a raconté sa vie de jeune garçon.

Et vous vous êtes rendu compte que ça lui faisait du bien.

J'ai senti que ça correspondait à un besoin très fort. Et donc on a fait une chanson, j'ai structuré son récit et ensuite il l'a fait écouter à ses parents qui ont pleuré et qui m'ont écrit une lettre pour me remercier d'avoir permis à leur fils de dire des choses qu'il n'osait pas leur dire.

Et c'est devenu une méthode de travail pour vous. Vous travaillez avec des jeunes en rupture. On vous les conseille, on vous les recommande, ce sont des professionnels, des éducateurs qui vous envoient ces jeunes-là et vous vous allez faire un truc dingue, vous allez les écouter !

C'est ça. C'est con hein ! (rires).

Vous allez prendre le temps de les écouter. Racontez-nous.

Voilà, c'est juste ça en fait. C'est dingue mais y'a énormément de gens qui ont besoin qu'on les écoute.

Mais vous n'êtes pas un psy.

Non. Parce que l'idée ce n'est pas je t'écoute et puis après je pars avec ton récit et je ne te dis pas ce que je fais de ton récit. L'idée c'est je t'écoute, j'essaie de t'aider à cheminer dans ton parcours, dans ton récit, mais je te rends une trace. Je te rends quelque chose qui t'appartient et que tu valides. Je ne te dépasse pas de ton histoire pour en faire quelque chose qui ne te regarde pas, je te la renvoie.

Et ça les aide à reprendre le fil d'une vie normale.

Ça les aide à se rendre compte qu'ils ont une histoire et non pas une histoire collective, ou de groupe mais une histoire singulière.

C'est de la dentelle. C'est du cas par cas que vous faites. Et vous leur rendez vraiment quelque chose qui ressemble à un petit livret et d'ailleurs c'est vous qui prenez la plume pour raconter ce qu'ils vous disent.

Extrait. *C'est Jamel qui écrit* : « Il y a bien trop de tentations dans un quartier, un jeune qui débarque ne peut pas lutter. C'est très dur de sortir d'un quartier. Il y a un côté qui te tient, qui t'y maintient, mais c'est un leurre en fait, c'est du bluffe. [...] Un homme c'est quelqu'un de fort à l'intérieur pas à l'extérieur. Un homme c'est quelqu'un qui n'a pas besoin de bomber le torse.

Et après les attentats de Charlie, vous avez eu un autre déclic. Quand vous vous êtes dit au fond que les profs n'étaient pas armés pour faire face à ces minutes de silence, ce qui n'était pas respecté dans les établissements. Et là vous vous êtes dit, ce travail-là, que je fais avec ces gamins-là, je vais le faire sur l'identité.

Sur la question du malaise identitaire oui. Parce que comment aller sur ces questions tout seul, face à une classe, vous vous rendez compte des questions très profondes que ça pose. Et donc par quel biais on peut interroger cette problématique et comment travailler ça ensemble. Donc la question du malaise identitaire était venue assez souvent dans les entretiens qu'on avait récoltés sur le terrain à Lille, Roubaix, Mons en Baroeul. Et assez vite, c'est quelque chose qu'on s'est dit qu'il fallait travailler.

Et en prenant cette matière-là, toujours en les écoutant au cas par cas, et bien vous vous êtes rendu compte que le problème venait parfois de très loin et qu'il fallait qu'ils racontent l'histoire familiale. On se dit tout le temps pourquoi ces gamins ne se sentent pas français ? Bah vous vous savez pourquoi. En tout cas vous avez un élément de réponse.

Je ne sais pas si je sais pourquoi mais oui on a des éléments de réponse. C'est-à-dire qu'il y a des choses qui se transmettent, des blessures qui sont mal cicatrisées. Par exemple c'est difficile de comprendre que des jeunes puissent caillasser des pompiers. Moi ça m'a toujours interrogé. Et quand tu regardes l'histoire familiale, la transmission familiale, parfois tu te rends compte que dans la famille, deux générations avant, il y avait un vrai problème par rapport à la guerre d'Algérie, par rapport aux représentants de l'uniforme, l'Etat Français. Et c'est cette question qui finalement était transmise comme ça, de façon sous-terrain, et qui s'exprime parfois inconsciemment, dans le fait qu'on s'en prend à des représentants de l'Etat Français.

Et le fait de le dire ça change quoi ?

Et le fait de le dire ça change tout. Parce que tout d'un coup, tu prends conscience justement de ce que tu fais, et finalement les parents se disent mais c'est que peut-être ça vaut le coup qu'on parle de notre histoire parce que moins le jeune a accès à son histoire personnelle ou familiale, et plus il est finalement dans des formes de fantasmes. Il se fait des films. Et donc on a vraiment intérêt à travailler tous ensemble, collectivement ces questions, pour justement décoder un certain nombre de comportements, et changer... le monde.

Et bah voilà. C'est pas mal de changer de monde comme programme !